La revue des livres, des spectacles, des revues

Mon Journal depuis la Libération

par Jean Galtier-Boissière.

En donnant une suite à son « JOURNAL SOUS L'OCCUPATION » le directeur du « Crapouillot » semble considérer que la période qui s'étend de la bataille pour Paris à aujourd'hui constitue un prolongement, à peine amélioré, de l'état d'occupation. Il est un fait que l'héritage des six années de guerre n'a rien de particulièrement réjouissant; que d'autre part, l'atmosphère révolutionnaire entretenue, de l'intérieur, par les mouvements de résistance, s'est modifiée, édulcorée, évanouie, par l'incorporation des groupements métropolitains à l'armée, recréée de toutes pièces, sous l'autorité très militaire du général de Gaulle.

Galtier-Boissière suit d'un œil critique et sceptique, l'évolution de la politique française. Son journal est le reflet fidèle de tout ce que peut noter et comprendre l'homme de la rue. Se fondant sur une documentation recueillie çà et là, appuyant ses affirmations sur des textes irréfutables, confrontant sans faiblesse les déclarations des personnages en vue, avant, pendant et après la guerre, l'auteur du « Panier de Crabes ». idéaliste et pacifiste, nous livre ses déductions en phrases courtes et parfois lapidaires, atteignant à un degré d'objectivité qu'on se plaît à signaler. Ses constatations majeures n'ont rien d'exceptionnel: quiconque juge les évènements de sang-froid aura pu les faire.

L'exposé vaut surtout par sa sincérité.

Galtier-Boissière s'indigne de la condamnation à mort des lampistes de la collaboration; il s'insurge, par suite, de l'impunité que la justice (ô hypocrisie des termes) accorde aux gros bonnets. Fidèle à ses objectifs antérieurs, il dénonce le bourrage de crânes des journaux, s'amuse et s'inquiète de l'incapacité des partis traditionnels à gouverner, et s'en prend sans douceur aux Janus staliniens qui jouent les nationalistes et les patriotes de premier choix. Les quelques extraits qui suivent donneront une idée du ton alerte et virulent de ce livre:

3 décembre. — (1944)...

...Il nous faut une armée. Jeunes Français, vous ne pouvez pas être contents de ne pas être sous l'uniforme!

Maurice Thorez (à la fête de la Jeunesse au Vel. d'Hiv.). (page 73.)

A rapprocher de cette citation (page 169) :

Thorez déclarait encore à la tribune de la Chambre le 15 mars 1935:

« Les Communistes ne croient pas au mensonge de la Défense Nationale. Ici, je veux répondre à l'affirmation qu'on a produite à cette tribune: Les travailleurs de France se lèveraient pour résister à une agresson hitlérienne. Nous ne permettrons pas qu'on entraîne la classe ouvrière dans une guerre dite de défense de la démocratie contre le fascisme...

Les Communistes ne laissent pas propager un tel mensonge, une telle illusion. »

Si le lecteur se croit bien armé pour résister à la nausée, il y a une centaine de perles semblables dans ce « Journal ». Quant à nous, pêchons encore cette définition de la démocratie bourgeoise due à la réflexion satirique d'un lecteur de « Carrefour » (page 104) :

« La démocratie est le régime qui, en permettant de consulter le plus tard possible la volonté du peuple, dispose en attendant et sous le contrôle d'une minorité armée et d'organismes irresponsables, qui se sont désignés eux-mêmes, de la vie, de l'honneur et de la liberté des citoyens. »

N'allez pas croire toutefois que cet ouvrage ne comporte que des citations de journaux ou de discours. La vie quotidienne apporte à l'auteur suffisamment d'éléments de critique, pour qu'il puisse peindre un tableau certes affligeant, mais combien exact de l'existence des Français. A quelques facilités près, nous en sommes politiquement au même point. On lira facilement ces pages sans prétention, empreintes le plus souvent de bonhomie désenchantée.

Désenchantement, sans autre réaction, d'ailleurs. Or c'est là que le bât blesse. Le scepticisme de Galtier-Boissière ne résoud rien. L'acceptation, la soumission, l'auteur de ce « Journal » les comdamnent. Que propose-t-il comme solution? Rien. Il se perd en sarcasmes et s'abandonne aux propos amers. Cette inaction stupide est le fait de pas mal d'intellectuels.

Elle représente un grave danger, qu'il nous faut dénoncer.

Ce n'est pas dans la critique purement destructive que nous trouverons les moyens d'éviter les catastrophes qui nous menaçent. L'heure n'est plus aux parlotes. Seule une action de classe, menée avec la dernière énergie, et la plus grande rapidité peut et doit révolutionner l'ordre social.

(« Mon Journal depuis la libération ». I vol. aux « Editions A La Jeune Parque » Paris.)